

Jean 5

Un long texte, qui fait un peu penser à la rencontre avec Nicodème puisqu'on commence par une rencontre, pour finir par un long discours de Jésus ; plus précisément (voir plan détaillé) :

v. 1-9 *Guérison à Béthesda*

v. 10-18 *Double polémique : la profanation du sabbat et le blasphème contre Dieu*

v. 19-30 *Discours de Jésus (1) - Thèse : ce que le Fils tient du Père*

v. 31-37b *Discours de Jésus (2) - Justification : Qui rend témoignage à Jésus*

v. 37b-47 *Discours de Jésus (3) - Accusation : croire en Moïse aurait dû conduire à croire en Jésus*

On sort du chapitre 4, où deux personnages avaient progressivement accédé à la foi, et transmis cette foi à d'autres. La question du croire va rebondir ici en négatif, par le non-croire (v. 38 ; v. 46-47). Toujours cette opposition, cette alternance de foi et de non-foi, de lumière et de ténèbres.

Deux questions ici me semblent intéressantes :

- Comment le récit de rencontre est-il articulé avec le discours qui le suit ? Lien fort, ou prétexte ?
- On a ici une possibilité de lecture synoptique (comme pour l'épisode des marchands du temple en Jn 2) : en quoi la version de Jean est-elle profondément originale ?

1. Le récit de rencontre lui-même

Très nombreuses questions !!

a) Symbolisme des chiffres

Pourquoi 5 portiques et 38 ans ? Livres du Pentateuque (5), et donc symbolisation de l'Écriture renvoyant à Moïse comme dans la suite du discours ? 38 ans renvoyant éventuellement à la période des hébreux dans le désert ; en Dt 2,14 cette durée de 38 ans est mentionnée, précédée de l'ordre « mettez vous en route ». Léon-Dufour reste cependant prudent par rapport à ces interprétations (p 27), mais finit par consentir à ce que l'homme représente au départ le peuple d'Israël à la nuque raide (p 81).

Et cette étrange histoire d'ange, que Jésus ne semble pas remettre en question ? Des fouilles ont montré qu'au 2^e siècle après Jésus-Christ, il y a eu sur place des installations comportant des bassins d'eau, et un culte païen dédié à un dieu guérisseur, probablement Sérapis. Dans le cadre de la foi juive, l'ange est une façon d'intégrer des éléments païens plus anciens (procédé connu déjà dans l'AT). Jean la mentionne, pour souligner l'état de détresse et d'attente collective, et finalement prendre la place de l'ange !

On remarque d'ailleurs que Jean ne saisit pas la possibilité d'un récit de type baptismal. L'homme est guéri sans avoir à être plongé dans cette eau-là.

b) Un homme mal défini

L'homme malade manifeste-t-il une quelconque foi ? Il ne répond pas à la question de Jésus sur son désir (v. 6) et semble au contraire empêché de tout désir. Mais la parole directe de Jésus ne semble pas tenir compte de la foi de l'homme. L'homme semble guéri sans avoir à faire une démarche quelconque, simplement sur l'ordre de Jésus. Ensuite c'est facile de prendre son grabat et de marcher ! L'ensemble des obstacles (découragement de l'homme, concurrence) renforce le sentiment que Jésus opère puissamment et de sa propre initiative.

Autre malaise : On ne connaît pas précisément son mal. On l'appelle soit « un homme », soit « le malade », soit « le guéri ». L'homme semble d'ailleurs ignoré par les Juifs, dans sa guérison. Cet homme peut « porter » symboliquement la situation de tout homme qui n'a pas été relevé par Dieu, à travers son Fils.

L'homme d'ailleurs ne serait-il pas un brin manipulateur (« je n'ai personne », alors que Jésus est là) et délateur (il dénonce Jésus aux Juifs) ?

c) Prendre son grabat

Mais pourquoi prendre son grabat est-il important ? « Vestige de sa mort », écrit Léon-Dufour. Sorte de preuve vivante de la victoire, en vue de son témoignage. Ainsi Jésus portera aussi la trace des clous (Jn 20).

d) Guérison et péché

Ensuite l'homme retrouve Jésus, mais cela ne donne pas lieu à un pardon, « seulement » à une recommandation de ne plus pécher. Et avec une menace grave en cas de non observation ! Mais alors, Jésus faisait-il un lien entre cette maladie et le péché de l'homme ? Selon XLD (p 22) la clé est dans le verbe « marcher », qui évoque plus qu'un fonctionnement physiologique : un chemin spirituel dynamique et renouvelé devant Dieu. D'où le complément spirituel concernant le péché. D'ailleurs les synoptiques ont plutôt « rentre chez toi », plutôt que « marche » ! Et le déplacement de la piscine au temple indique le lieu de la Présence, celui où se reconnaît la présence nouvelle de Dieu en Jésus.

e) Lien entre ce récit et le discours qui s'ouvre ensuite

Finalement l'homme semble être là uniquement pour générer une controverse avec « les Juifs », et ouvrir le discours de Jésus. Le discours lui-même répond non pas à toutes les objections des Juifs, mais seulement à la dernière : se prétendre égal à Dieu. Ce chapitre donne une impression d'entonnoir un peu vertigineuse : toute chose finit par converger vers la seule question : « qui est cet homme ? » (v. 12), et apporter des éléments pour répondre à cette question.

Voici ce qu'écrit Xavier Léon-Dufour (p. 20) : « tout en donnant une conclusion plus ample au récit de guérison, les vv. 16-18 fournissent une transition au discours, dont ils situent et introduisent la révélation. De la sorte, récit et discours sont étroitement reliés : l'épisode de Béthesda donne figure concrète au contenu du discours et le discours donne sens plénier à l'épisode. »

Une clé possible (selon XLD) est dans l'irruption de la question du sabbat (v. 9b) : cette question ouvre la controverse avec les Juifs, mais aussi la réponse de Jésus (v. 17) qui dépasse largement le cadre de ce jour-là. D'ailleurs l'expression « en ce jour-là » (v. 9b) peut avoir une résonance eschatologique, renvoyer à quelque chose d'une révélation à la fin des temps. Ce qui correspond au signe de la guérison, selon Es 35,4-6. Il n'y a pas beaucoup de guérisons dans l'Évangile de Jean, mais elles sont d'autant plus chargées de significations !

La « réponse » de Jésus au v. 17 est centrale. Il ne se justifie pas comme dans les synoptiques (il y a des exceptions au sabbat, dans le cadre de la loi). Il renvoie directement à l'agir de Dieu, bien au-dessus de la loi. Selon Gn 2,2-3 Dieu aurait pu travailler encore le 7^e jour (le texte reste ambigu), et des traditions juives suggèrent que Dieu ne cesse d'agir, et mène sa création au repos. Jésus se situe au même plan que Dieu, et ses opposants l'entendent bien.

2. La lecture synoptique avec Marc 2,1-12

Une similitude qui part de la formule de Jésus, identique : « lève-toi, prends ton grabat et marche ! » Phrase originale qui a dû marquer ses auditeurs, et qui produit un effet immédiat (« aussitôt »). Autre motif semblable : celui de l'empêchement à cause de nombreux autres. Mais la place de cette parole est très différente : Marc la place à un sommet de son récit, pour montrer la puissance étonnante de Jésus, suscitant l'étonnement. Jean la place vers le début du récit, comme un élément qui va faire problème.

Chez Marc, ce qui fait problème c'est le pouvoir de pardonner les péchés ; son récit conduit aux déductions suivantes : a) Jésus guérit un homme b) cette puissance de recréation s'applique a fortiori au pardon des péchés c) donc on peut reconnaître en Jésus quelqu'un qui a l'autorité de Dieu.

La notion de pardon disparaît dans la version de Jean ; la notion de péché reste présente, mais simplement en tant qu'exhortation pour l'avenir. Le récit conduit aux déductions suivantes : a) Jésus guérit un homme un jour de sabbat b) ainsi il fait les œuvres de son Père, qui travaille « jusqu'à présent » c) et il révèle qu'il est le Fils du Père.

Chez Marc, la foi des compagnons et du paralytique est mise en avant. La foi permet l'accomplissement du miracle (v. 5 : « voyant leur foi »). Chez Jean c'est la parole souveraine de Jésus qui fait tout, l'homme n'est que l'objet presque passif d'une œuvre qui le dépasse complètement, et dont la visée est de mettre en crise la connaissance des Juifs. Jésus « voit l'homme couché ».